

VI

En route pour le grand monde

Quelques jours plus tard, aux fêtes de Noël, je lus une annonce recherchant un horloger rhabilleur capable de gérer un magasin d'horlogerie à Crans-sur-Sierre. Je m'y plu, à La Chaux-de-Fonds, et m'y étais fait beaucoup d'amis. J'aurais pu y envisager un avenir tranquille, sans plus déménager. Pourtant, la perspective d'exercer mon métier de rhabilleur en Valais, canton climatiquement plus agréable que le Jura, dans une station chic, avec presque le double de salaire, était plus que tentant.

La bijouterie Aeschlimann représentait les marques les plus prestigieuses. Horloger lui-même, jurassien, Aeschlimann possédait un magasin à Sierre, un autre à Anzère, deux à Crans et un dernier à Montana. « Le mien », un de ceux de Crans-Montana, était le bien nommé Le Diamant Bleu. C'était la boutique la plus florissante du groupe. J'ai déménagé dans la station au mois de février. Le changement était énorme. Hormis l'augmentation de salaire, six semaines de vacances m'étaient octroyées et ma caisse maladie payée.

Et me voilà propulsé horloger-gérant ! Le meilleur des mondes. La plupart des clients étaient belges, parisiens, milanais. Mon italien tombait à pic, j'étais le seul employé à le parler. Je me rappellerais toujours du premier jour. J'étais en train de ranger mes outils lorsque le patron m'appela pour m'occuper d'un client italien. À ce dernier je présentai quelques montres et je parvins à lui vendre une Patek-Philippe qui valait huit mille francs ! Prix qui, pour l'époque, était très élevé (aujourd'hui, pareille montre coûterait environ vingt-cinq mille francs). Rapidement, le patron m'a confié toutes les responsabilités : l'ouverture et la fermeture du magasin, les achats et la gestion pendant son absence.

Je m'entendais fort bien avec Aeschlimann. De plus, entre le salaire, la participation au bénéfice et les primes provenant des invendus (personne ne se préoccupait des invendus. Moi si ! J'étais bon vendeur et

considérais qu'il valait mieux rater une vente que perdre un client), je jouissais d'un revenu entre cinq et six mille francs par mois.

Ce furent des années merveilleuses. Au plaisir du travail et de ma relation avec le patron, s'ajoutait celui de l'environnement. Crans-Montana était fréquenté par le grand monde. Je servais fréquemment des personnalités connues, acteurs, chanteurs, hommes d'État, voire même des membres de familles royales. Je communiquais sans complexes avec tous les clients, mon côté napolitain faisait passer l'échange avant l'intérêt. Certaines de ces personnalités ne manquaient pas de s'arrêter au magasin pour un petit bonjour, bavarder amicalement, sans demande particulière.

Cela me flattait. Moi, le petit Napolitain, de condition plus que modeste, me retrouver dans cette société me fit croire que j'en faisais partie. À aucun moment je n'ai pensé qu'on ne s'intéressait qu'à mes seuls services, non à ma personne. J'ai pris conscience bien plus tard de cette ivresse, semblable à celle de mon adolescence, lorsque je fréquentais des jeunes de milieux plus aisés auquel je rêvais de me hisser.

Le déclin

Ce fut néanmoins une période charnière. Car, c'est alors que la création m'a permis de trouver mon chemin. Le désir de créer n'était pas nouveau. Il remontait à l'époque d'Hebdomas, quand un collègue avait déposé un brevet dont il était fier. Comme je l'enviais ! L'autodidacte en moi ne trouvait rien de plus fascinant que déposer un brevet. De là, l'impulsion de la création. Le désir de laisser une empreinte. Adolescent déjà, j'étais conscient que la musique, le sport n'étaient pas essentiels pour moi. De même que plus tard, la réussite sociale que je croyais vivre à Crans. J'étais insatisfait. À vingt ans, César ne pleurerait-il pas de n'avoir pas accompli ce qu'Alexandre avait fait à dix-huit ?

Au Diamant Bleu, les clients étaient fortunés, soucieux de leur image et d'acquérir une montre personnalisée. Bien que le magasin offrit toutes les marques possibles, et les plus prestigieuses, ils convoitaient l'objet unique. Je me retournais vers les marques. Celles-ci me répondaient qu'elles pouvaient tout au plus graver le fond du boîtier, ou dessiner un cadran original. Bref, rien de personnalisé, ce que même en Chine ou à Naples on pouvait faire. Mes clients étaient déçus.

Et puis, survint cette visite d'un client fidèle, accompagné de sa femme. Elle me tendit une splendide montre pendentif Breguet du

XIX^e siècle qui avait passé sous les roues d'une voiture. Le couple m'a demandé un devis de réparation. J'ai examiné la pièce. Le mouvement était réparable. Cependant, la boîte avait sérieusement souffert. J'ai transmis la demande de devis au bijoutier de l'un de nos magasins. La réparation du mouvement – la partie horlogère – coûtait environ 800 francs (quelques 1 500 francs actuels). Celle de la boîte – la partie bijoutière – environ 2 000 francs (4 000 francs actuels). Le client m'a demandé de ne réparer que la boîte !

Comment ? Il se fichait complètement que la montre ne fonctionne pas ! Seule l'apparence comptait pour lui ! J'étais choqué. Il prétendait aimer les montres, mais n'avait cure que ce mouvement fût élaboré par un des plus grands horlogers de l'histoire ! Cela signifiait que mon métier ne comptait pas. Cela voulait dire que le bijoutier pouvait gagner 2 000 francs tandis que l'horloger ne pouvait même pas en gagner 800. Ce constat a provoqué en moi un véritable séisme. Dès ce jour-là, j'ai pris la décision de concevoir, dès que possible, une montre que l'on n'achèterait que pour la beauté de son mouvement.

Cet épisode a provoqué en moi une envie de revanche. Le métier d'horloger est ardu et ingrat. Surtout s'agissant des réparations. Il faut démonter la montre, comprendre sa conception avant même de l'entreprendre. Alors que le bijoutier, lui, se contente de souder ou de limer des pièces. Chez Richard déjà, j'avais été heurté par cette injustice. Les bijoutiers y gagnaient vingt à trente pour cent de plus que les horlogers. Notre métier était déprécié.

Vers une horlogerie différente

J'étais tenaillé par un sentiment de rage. Certes, j'étais comblé, je gagnais bien ma vie et j'avais deux filles merveilleuses. Mais une sorte de vide, de non-sens, d'inutilité m'habitaient. Tout se passait tout à coup comme si mon métier et l'industrie horlogère n'étaient que poudre aux yeux, sans véritable fondement. J'avais envie d'aller plus loin, de faire mon examen, de me prouver ce dont j'étais capable. Tout le contraire de ce que j'avais vécu jusqu'alors : la recherche d'une reconnaissance, d'un statut qui, au bout du compte, ne m'apportait strictement rien.

Tenter de créer quelque chose qui ne vienne que de moi. Voilà ce qui me hantait lorsque je décidai de me procurer un tour d'horloger. Oh, c'était un tour bas de gamme, de ceux qu'on trouve en grand magasin. Je l'ai payé 500 francs.

Au milieu des années 1970, la chute du pétrole, conjointe à celle du franc français avaient provoqué une baisse du chiffre d'affaires notable. De plus, l'arrivée des montres électroniques a provoqué la crise de l'horlogerie mécanique et le nombre de personnes actives dans le secteur est passé de 120'000 à moins de 20'000. Mon métier, exercé de façon traditionnelle, allait mourir. Attendre la suite des événements n'était pas dans mes habitudes. J'ai donc cherché à me spécialiser dans la restauration de montres anciennes.

Mon patron était au courant, cela ne lui posait pas de problème. Mon salaire, confortable mais tout juste suffisant pour vivre décemment avec femme et enfants, ne m'autorisait pas d'acheter des machines. Suivre des cours d'horlogerie m'était également impossible, il n'y avait pas d'école d'horlogerie en Valais. Avec mon petit tour d'horloger d'occasion, je me suis d'abord contenté de remettre en fonction une montre à fusée du XVIII^e siècle. J'ai réussi à remplacer par une autre la verge endommagée. Ce n'était pas de la fabrication mais de l'ajustement, car j'avais dû en réduire la longueur. J'étais néanmoins content et fier de cette première réussite.

Toutefois, je me suis rendu compte que je n'étais pas fait pour la restauration. À chaque intervention, j'avais envie d'améliorer l'objet à ma façon. Heureusement, mon éthique m'a empêché de le faire. Soit je changeais de métier, soit je devais l'exercer d'une façon différente. J'ai donc pris la décision de créer mes propres montres. Jusque-là, je m'étais cantonné à soumettre des idées qu'on me retournait avec *infaisabilité* pour toute réponse. Cela me torturait. Certes, j'étais un excellent horloger rhabilleur, très capable dans la réparation, mais je n'avais aucune connaissance théorique de la fabrication. De surcroît, mon tour d'horloger trop primaire ne me permettait pas de fabriquer les mécanismes que je voulais inventer.

Formation continue auprès de Patek et Rolex

Les six semaines de vacances auxquelles j'avais droit constituèrent un début de solution. Je décidai de les prendre en deux fois : trois avec ma famille et trois en stages auprès des marques fournissant le magasin. Si plusieurs de ces stages ne m'ont rien apporté de nouveau, deux d'entre eux ont énormément compté.

Le premier, en 1975 chez Patek-Philippe. Leur atelier de rhabillage fonctionnait de façon traditionnelle. Il y avait là des artisans d'une dextérité qui me faisait rêver et surtout d'une collégialité

exemplaire. Pendant les trois semaines de stage, j'ai appris à construire divers composants comme une tirette, une tige de remontoir et un axe de balancier achevé par un pivotteur. Il m'est ici difficile d'expliquer de quoi il s'agit pour le profane, l'horloger ou l'amateur averti apprécieront certainement. Évidemment ma récente expérience de restauration de montres anciennes m'avait permis de mieux profiter de l'enseignement. Le seul accroc a été l'expérience du réglage, quand le chef du département a voulu me prouver que son savoir traditionnel était le seul valable et que j'étais dans l'hérésie.

Le second stage, en 1976 chez Rolex. Ce fut tout le contraire du premier. Le chef d'atelier m'a agacé pendant ces trois semaines en martelant que chez eux, tout était parfait, qu'il ne fallait jamais réparer un composant mais se borner à le remplacer. Il oubliait que j'étais l'un de leurs concessionnaires depuis quatre ans. Je connaissais parfaitement leur façon de travailler. Je suis sorti de ce stage anéanti par cette politique obtuse.

Chez Patek-Philippe, en revanche, j'ai appris la modestie. Les employés y travaillaient de façon très approfondie, très maîtrisée. J'étais heureux de me retrouver avec des collègues qui en savaient bien plus que moi. Toutefois, je dois avouer qu'il m'arrivait de protester quand je constatais qu'en dépit du génie artisanal, les ouvriers y travaillaient selon des règles si fortement établies qu'elles me paraissaient freiner la véritable création. J'étais convaincu que pour innover, il fallait avoir le courage de sortir des sentiers battus, tant il est vrai qu'il n'y a pas de règle sans exceptions. Ma voie se traçait sur un chemin qui devait rester personnel.

Effets collatéraux de Schwarzenbach

Entretemps, la tension vis-à-vis des émigrés était à son comble. L'initiative « Schwarzenbach », qui visait à réduire la surpopulation étrangère, fut certes rejetée à 54 pourcent. Toutefois, elle choqua profondément les étrangers établis en Suisse et nombre d'entre eux décidèrent de rentrer au pays. Mon beau-frère et ma sœur firent ce choix, mais ma mère décida de rester en Suisse et vint habiter chez moi en Valais. Je lui laissai la chambre qui me servait d'atelier et installai ce dernier dans la chambre à coucher. J'entends encore ma femme plaisanter lorsqu'elle retrouvait de la limaille dans le lit !

Naissance de la première création Calabrese : la « Golden Bridge »

Toutes ces expériences ont renforcé ma détermination : il fallait que je crée ma propre montre ! Je possédais parfaitement mon métier mais je ne bénéficiais d'aucun diplôme. J'ai décidé de passer mon propre examen de créateur horloger, librement et par moi-même, afin de me sentir pleinement digne de m'attribuer le titre d'horloger.

Évidemment, avec mon outillage primitif, je ne pouvais pas prétendre au chef d'œuvre. Je voulais débiter avec des créations telles qu'une simple pendulette, voire un mouvement de réveil ou de poche. Pour commencer, il me fallait du métal et je ne savais ni où l'acheter ni lequel employer. Je me suis donc mis à la recherche du matériel nécessaire.

Un carton de montres venait d'arriver au magasin Aeschlimann. Il était fermé par de grosses agrafes en cuivre. L'idée m'est venue de les utiliser. Ni une ni deux, je les récupérai mais constatai qu'elles étaient trop étroites pour construire un mouvement de montre, même pour dame. De plus, ce cuivre était tellement mou qu'on pouvait le plier à la main. Alors, surgit le défi fou : créer des mouvements de montres comme il n'en avait jamais existé auparavant. Inventer les montres personnalisées que mes clients recherchaient, jamais réalisées. Il existait bien sûr des mouvements célèbres datant des XVI^e et XVII^e, en forme de mandoline, de croix, de tête de mort. Mais ce n'étaient que des mouvements de forme pleine, au rouage caché. Mes mouvements, eux, se composeraient d'initiales, de symboles ou de toute autre forme décidée par le client. Il fallait surtout que le rouage entier et l'échappement fussent visibles pour que la beauté du mécanisme fascine.

Cette horlogerie d'un nouveau genre, je décidai de la nommer « Spatiale ». Il fallait que j'isole le mouvement de la boîte et que mon mouvement soit libre dans l'espace afin de pouvoir y installer n'importe quelle forme. En d'autres termes, couper le cordon ombilical entre le mouvement et les fonctions de remontage et de mise à l'heure. On aura compris que le défi ne résidait plus dans ma seule capacité à construire une montre de A à Z !

Seulement, comme dit le proverbe italien, entre le dire et le faire, au milieu, il y a la mer ! Encore fallait-il véritablement innover, proposer un mouvement jamais conçu ni même imaginé. Les mouvements anciens se remontaient avec une clé, la mise à l'heure avec une autre. Je ne pouvais pas concevoir, à la fin du XX^e siècle, de revenir à cet état. Je me devais de trouver un système plus simple et plus convivial.

Pendant près de deux ans, jour et nuit, mon idée, mon obsession était de trouver la solution.

Un matin, presque deux ans après, au réveil, j'avais trouvé. Une solution audacieuse, même pour une manufacture bien établie. Comme en transe, je commençai à dessiner ce système qui allait me permettre de réaliser mon horlogerie spatiale. Cette solution, je l'avais en tête, comme une image matérialisée. Dans l'atelier de ma chambre à coucher, j'ai enfin commencé à dessiner, percer le métal, construire les rouages et enfin façonner le boîtier. Tout cela, avec de vieux outils qui dataient de deux siècles.

Non seulement j'avais réussi mon examen personnel, mais je me suis senti cheminant dans une direction proprement philosophique. Habité par la conviction que je pouvais enfin dire ma vérité en matière d'horlogerie. Et, qui sait, peut-être de vie. Au premier tic-tac, je me suis mis à pleurer. Comme à la naissance de ma fille, silencieusement, les larmes coulaient sans que je puisse les arrêter. Alors, j'ai réalisé que ma vie allait changer.

J'ai réalisé que mon horlogerie, libre dans l'espace, offrait des variantes infinies. N'importe quelle forme se dessine avec un trait, qui peut être une droite ou une courbe. Ainsi, en me souvenant de la finesse des agrafes du carton, j'ai construit la montre la plus mince du monde, étroite comme une allumette ! Dotée d'un mouvement suspendu dans l'espace, sans cadran, qui cache le travail de l'horloger.

Mon entourage était stupéfait. Ma femme, bien sûr, mais tout autant sa famille, ses oncles, eux-mêmes dans la branche. Mon beau-frère était horloger prototypiste chez Jaeger-Le-Coultre. Quand je lui ai présenté la montre, après l'avoir examinée sous tous ses angles, sifflant d'approbation, il s'est exclamé : « C'est une bombe ! » Alors, je me suis dit que j'étais sur la bonne voie, d'autant plus qu'il était avare en compliments.

Il fallait que je protège mon invention, que je dépose une demande de brevet, procédure qui m'était familière car je n'avais jamais eu les moyens de payer un ingénieur-conseil. Mon frère m'a aidé pour le dessin technique. Par la suite je me chargerais seul de cette partie également. Je me voyais déjà submergé de commandes de bijoutiers-joailliers qui fabriqueraient les boîtiers précieux pour loger mes mouvements uniques.

Et les choses se sont enchaînées. Ayant montré mon bébé au conservateur du Musée international d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds, lui non plus ne tarit pas d'éloges. Comme il me demandait ce que je comptais faire de ma montre, je lui répondis que mon but était

de trouver un fabricant qui m'achète le prototype. Mon brevet déposé, je m'assurerais de rester libre de produire mes propres montres.

Je connais quelqu'un, me dit le conservateur. En effet, il était ami avec René Bannwart, propriétaire de la maison Corum. Trois heures plus tard, le contrat était signé ! J'avais vendu les droits de fabrication et d'exploitation. Avec pour condition que le mouvement fût en or 18 carats. Pas de cadran, et une boîte complètement vitrée pour que l'on voie le mouvement de tous côtés. Le mouvement étant logé dans un unique pont, René Bannwart a suggéré de l'appeler « Golden Bridge ». Enthousiaste, il entrevoyait même la possibilité de concevoir tout le boîtier en saphir blanc transparent.

C'est ainsi qu'est née la « Golden Bridge » ! Celle que j'avais alors considérée comme la fille mineure de mon horlogerie demeure, quarante ans plus tard, une icône appréciée dans le monde entier. J'avais réussi l'impossible : créer une montre que l'on achète pour sa beauté et l'apparente simplicité de son mouvement. La « Golden Bridge » est devenue un fleuron du métier. La maison Corum pouvait se flatter de proposer l'une des montres les plus vendues au monde.

Première reconnaissance

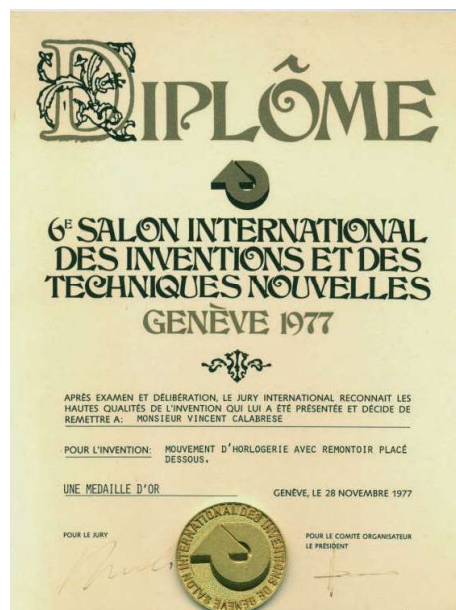
Quelques mois plus tard, en novembre 1977, se tenait le Salon des inventions de Genève. Mon prototype a obtenu la médaille d'or. Enfin, mon nom serait reconnu, l'argent viendrait, des ailes me poussaient. À cette époque, toutes les maisons d'horlogerie étaient en sommeil. René Bannwart a compris qu'avec mon mouvement original son entreprise avait toutes les chances de devenir une importante manufacture, ce qui se révélerait être le cas plus tard.

Certain de tenir mon destin en mains, je quittai Aeschlimann. Je décidai de redescendre en plaine dans le but de m'établir à mon propre compte. Ce fut le début de mon chemin initiatique.

1977 Prototype horlogerie Spatiale

En constatant qu'une montre était en fait appréciée davantage par son habillage que par son mouvement, j'ai décidé d'inverser les valeurs et de créer une montre d'abord admirée pour la beauté de son mouvement et ensuite pour son habillage.

EN ROUTE POUR LE GRAND MONDE



Descriptions techniques :

Mouvement en maillechort longueur 29 mm, largeur 2,30 mm, hauteur 3,20 mm. Mise à l'heure et remontage du ressort au travers de l'arbre de barillet. Cette particularité de ne pas avoir de liens apparents avec les mécanismes de remontage et de mise à l'heure permettait de fabriquer des mouvements de toutes formes et isolées dans l'espace du boîtier.



Golden Bridge Dos



Golden Bridge Face

Boîtier en or jaune 18 ct et en saphir blanc synthétique

1980 Golden Bridge

Première réalisation de mon horlogerie Spatiales par la Maison Corum, la Golden Bridge reçoit son baptême officiel en 1980 au Musée d'horlogerie de la Chaux-de-Fonds.

Son succès immédiat, dû à la beauté de son mouvement, perdure encore aujourd'hui, 40 ans après sa création. Cette montre est devenue une icône de l'horlogerie pour ne pas avoir caché la beauté de son mouvement par un cadran et imaginé un boîtier en saphir transparent, car employer un boîtier traditionnel aurait été un cercueil pour le travail de l'horloger.